

Remise du Prix Paul de Faucher
à Monsieur Jean-Michel Mathonière
le 2 décembre 2021

Nous sommes ici réunis autour de notre ami Jean-Michel Mathonière qui se voit aujourd'hui honoré par le prix Paul de Faucher de l'Académie de Vaucluse. Prix qui reconnaît et signale aux historiens, mais aussi à l'opinion érudite, plus de trente années de recherches et de publications sur l'histoire des compagnonnages ; compagnonnages dont Avignon reste d'ailleurs – faut-il le rappeler ! – un haut lieu.

Auréolé de ses rites mystérieux et de ses légendes, le compagnonnage pourrait apparaître à beaucoup d'entre-nous comme un sujet certes sympathique et intéressant... mais hautement spécialisé. Pourtant, quand on le remet en perspective, il s'agit d'un aspect important de l'histoire de l'architecture. Cathédrales, châteaux et autres monuments... qui dit construction dit – presque toujours – compagnons. C'est dire si la matière touche de près l'histoire du patrimoine de notre pays.

Né... il y a quelques années à Montluçon, Jean-Michel Mathonière rappelle souvent combien il est attaché aux racines de sa famille en Berry et Bourbonnais. Dès l'adolescence, il entre dans le monde du compas et de la truelle en suivant une formation

de « dessinateur en bâtiment et génie civil ». À l'âge d'à peine 18 ans, le voilà d'emblée dans l'univers du patrimoine puisqu'ayant passé avec succès le concours d'entrée, il officie au sein de l'administration des Bâtiments de France. Mais, déjà, la structure de l'institution lui paraît bien pesante et il ne tarde pas à la quitter pour prendre des chemins buissonniers. L'intense fréquentation des livres lui en avait donné le goût et c'est dans la librairie et l'édition qu'on le retrouve à Paris. Il fera finalement une carrière de libraire, d'éditeur et de graphiste... mais en se faisant une spécialité des publications relatives à l'architecture et aux compagnonnages.

À l'origine, nourri des mythes romantiques du XIX^e siècle – entre *Le compagnon du Tour de France* de George Sand et les gargouilles de Viollet-le-Duc – le jeune dessinateur en architecture cherche dans les livres les secrets des « bâtisseurs de cathédrales ». Le mystérieux « art du trait » des compagnons ne mettrait-il pas en œuvre des procédés géométriques oubliés ? Il faut dire qu'à la vue de la beauté et de la complexité des épures de stéréotomie, on comprend que certains aient vu un peu de magie dans tout cela. Mais, digne fils de l'école de la République, Jean-Michel est aussi doté d'un sixième sens qu'il a du mal à faire taire : l'esprit critique. Il commence alors à chercher « le pourquoi du comment » et se lance dans une quête qui le conduit à

profondément renouveler notre connaissance du compagnonnage. Rappelons quelques-uns des apports de ses recherches.

Tout d'abord – et à l'époque cela n'allait pas de soi tant les deux milieux étaient alors liés – il réalise combien il est important de séparer l'histoire du compagnonnage de celle de la franc-maçonnerie. Sans doute, dans les temps anciens, ont-ils eu quelques racines communes. Mais, depuis la fin du XVII^e siècle, les deux sociabilités ont eu chacune leur vie. Non seulement le compagnonnage n'est pas à la source de la franc-maçonnerie, mais l'historien doit essayer de faire abstraction de tous les emprunts maçonniques du XIX^e siècle s'il veut retrouver la matière compagnonnique originelle.

Deuxième point essentiel : la recherche de documents. Si la littérature romantique de témoignage – on pense bien sûr au grand Agricole Perdiguier, *Avignonnais la Vertu* – reflète indubitablement une période de l'histoire du compagnonnage, il ne faut pas s'y laisser enfermer. Jean-Michel Mathonière se lance dans une véritable quête d'archives et de sources. Le premier résultat de ce travail est la publication en 1996 de « Travail et Honneur » qui fait découvrir au lecteur une documentation de première main, jusque-là inconnue, sur les compagnons passants tailleurs de pierre d'Avignon.

Troisième point, de méthode, ne plus parler « du » compagnonnage, mais « des » compagnonnages. Ses plongées

dans les archives lui ont montré que les formes de compagnonnages ont été en fait assez diverses et que, même si la « tradition » y tient une place importante, elles ont évolué dans le temps.

De même le chercheur ne doit pas être prisonnier de l'opposition moderne que nous faisons entre l'opératif – qui exécute – et le spéculatif – qui conçoit. Jusqu'au XVIII^e siècle, et même assez avant dans le XIX^e, la voie compagnonnique ne se cantonne pas au monde ouvrier. On voit des compagnons tailleurs de pierre devenir architectes, comme l'Avignonnais Jean-Paul Douliot, et même auteurs de théâtre, comme Michel-Jean Sedaine !

Conséquence de cette diversité constatée « des compagnonnages », il faut se méfier du modèle classique et tardif, structuré par l'apprentissage, le chef-d'œuvre et le « Tour de France ». Par exemple, si l'on s'en tient aux documents, le jeune qui rejoint les sociétés compagnonniques au XVIII^e siècle est déjà formé. S'il peut effectivement s'y perfectionner, il vient surtout y chercher un réseau professionnel de solidarité.

Vous l'avez compris, en rompant avec l'histoire romantique et en appliquant au compagnonnage les méthodes classiques de l'histoire académique, Jean-Michel Mathonière a remis en cause un bon nombre d'idées reçues. Il ne s'est pas fait que des amis !

Il faut aussi dire quelques mots d'une autre préoccupation de notre lauréat. Il a essayé de sortir l'histoire du compagnonnage des seuls milieux compagnonniques pour montrer à d'autres publics combien sa connaissance pouvait enrichir plusieurs champs de recherches : au premier rang desquels, bien sûr, l'histoire de l'architecture et aussi celle de la construction.

Ainsi, pour la première fois sans doute, cette « nouvelle histoire » du compagnonnage fut présentée en 2015 dans le cadre prestigieux de la Bibliothèque nationale à l'occasion d'un important colloque sous la présidence de l'historienne américaine Margareth Jacob, professeur à l'Université de Californie (UCLA). En 2016, il a été sollicité pour participer au comité scientifique de la grande exposition de la BnF sur « La Franc-maçonnerie » – pour remettre la question des compagnonnages dans une juste perspective – et il a eu la charge de la séquence sur la Maçonnerie opérative. En 2018, il a même présenté ses travaux « sous la coupole » à l'invitation de l'Académie des Sciences. Enfin, très récemment, sa contribution au 143^e Congrès des sociétés historiques et scientifiques – « La transmission des savoirs chez les compagnons tailleurs de pierre en France aux XVIII^e et XIX^e siècles » –, où il intervenait pour représenter l'Académie de Vaucluse, vient d'être publiée par le *Comité des travaux historiques et scientifiques* dans le cadre d'un ouvrage de référence en histoire de la construction.

Mais à côté de ces démarches vers la communauté des chercheurs, Jean-Michel Mathonière a aussi eu le souci de faire connaître cette « nouvelle histoire du compagnonnage » au grand public. Par exemple par une vingtaine d'expositions dans des lieux historiques ou des musées. Vous me permettrez de citer « La règle et le compas » au Musée de la franc-maçonnerie, à Paris, en 2013, qui connut un vrai succès et dont on nous demande encore le catalogue. Mais aussi par des livres, comme le tout récent *Trois minutes pour comprendre les métiers, traditions et symboles des bâtisseurs de cathédrales* qui bénéficie déjà d'un accueil très favorable de la critique et du public.

Mesdames et Messieurs, en choisissant de remettre le prix Paul de Faucher à Jean-Michel Mathonière, vous distinguez un chercheur qui a produit une œuvre novatrice dans un domaine jusque-là en partie méconnu et qui a eu le souci de faire partager ses découvertes.

Je vous remercie.